Le Tombeau du feu Roy Tref-Chreſtien Charles IX. Prince tref-debonnaire, tref-vertueux & tref-eloquent.

Par PIERRE DE RONSARD *Aumoſnier ordinaire de ſa Majeſté, & autres excellents Poëtes de ce temps.*

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A PARIS.
De l'Imprimerie de Federic Morel Imprimeur ordinaire dudict Seigneur.
AVEC PRIVILEGE.

Le Tombeau du feu Roy
Tres-Chrestien Charles IX.
Prince tres-debonnaire,
[illegible] tres-
[illegible]guent.

A PARIS,
De l'Imprimerie de Federic Morel Imprimeur
ordinaire dudit Seigneur.
AVEC PRIVILEGE.

LE TOMBEAV DV FEV ROY Tref-Chreſtien CHARLES Neufieme, Prince treſ-debõnaire, treſ-vertueux & treſ-eloquent.

PAR PIERRE DE RONSARD Gentilhomme Vandomois.

DONQVE, entre les ſouſpirs, les ſanglots, & la rage,
La voix entre-coupee a trouué le paſſage!
Donque, l'aſpre douleur, qui forçoit le vouloir,
A permis que ie puiſſe en ces vers me douloir!
Et que le ſeruiteur, pour ſon malheur accroiſtre,
Fiſt en pleurs & en dueil l'obſeque de ſon maiſtre!
Há CHARLES tu es mort! & maugré moy ie vy,
Ie ſouſpire en mon cœur que ie ne t'ay ſuiuy,
Cõme les plus loyaux ſuiuoient les Rois de Perſe.
O malice des cieux! ô fortune peruerſe!
Atropos eſt trop lente à couper mon fuſeau,
La douleur me deuoit occire à ton tombeau.
Dormez en doux repos, ſoubs vos tombes poudreuſes,

Vous Auchy, vous La-Tour ames treſ-genereuſes,
Qui n'auez peu ſoufrir ce honteux deshonneur
De viure apres la mort du Roy voſtre Seigneur.
Ny la Religion ſainctement obſeruee,
Qu'il auoit des Clouis en la France trouuee,
Ny ſa douce eloquence, & ſa force de Mars,
Son Eſprit, magazin de toutes ſortes d'arts,
Ny l'amour de vertu, ny ſon age premiere,
Qui commençoit encore à gouſter la lumiere,
Ny les cris des François, ny les vœus maternelz,
Ny les pleurs de ſa femme au milieu des autelz,
N'ont ſçeu fleſchir la mort, que ſa fiere rudeſſe
N'ait tranché ſans pitié le fil de ſa ieuneſſe.
Les Dieux tous vergõgneux du malheur aduenu,
Et de n'auoir le coup de la mort retenu,
Ont quitté leurs Maiſõs & leurs Demeures vaines
Comme indignez du ſoing des affaires humaines.
Ie faulx, c'eſt ce grand Dieu, ce Monarque des Dieux,
Qui l'a raui d'icy pour honorer les cieux,
Pour en faire vne eſtoille en rayons cheueluë,
Telle qu'en ſon viuant elle eſtoit apparuë.
Auſſi bien, ô deſtin, la France n'eſtoit pas
Ny digne de l'auoir, ny de porter ſes pas:
La France à ſon bon Prince vne maratre terre,
Où depuis la mãmelle il n'a veſcu qu'en guerre,
Qu'en ciuiles fureurs, qu'au milieu des traiſons.
Il a veu de IESVS abbattre les Maiſons,
Prophaner les Autels, les Meſſes ſans vſage,

Et la Religion n'eſtre qu'vn brigandage.
Toutefois au beſoing ſa vertu n'a failly:
Il ſe vit au berceau des ſerpents aſſailly,
Cõme vn ieune Herculin, dont il rompit la force:
Puis quãd la tendre barbe au menton ſe renforce,
Que l'age & la vertu ſ'accroiſſent par le temps,
Il ſe vit aſſailly des ſuperbes Titans,
Qui cõbatoiẽt ce Prince en ſes propres entrailles,
Qu'à la fin il vainquit par quatre grands batailles.
Il eut le cœur ſi ferme & ſi digne d'vn Roy,
Que combatãt pour Dieu, pour l'Egliſe, & la Foy,
Pour autelz, pour fouyers, contre les Heretiques,
Et rompant par conſeil leur ſegrettes pratiques,
Telle langueur extrẽme en ſon corps il en prit,
Qu'il mourut en ſa fleur martyr pour Ieſus Chriſt.
Mais ſ'il fault raconter tant de choſes diuerſes,
Tant de cas mõſtrueux, tant de longues trauerſes
Que le Sort luy braſſoit, demeurant inuaincu,
Bien qu'il meure en ieuneſſe, il a beaucoup veſcu.
Si ſa Royauté fut de peu d'age ſuyuie,
L'age ne ſert de rien, les geſtes ſont la vie.
Alexandre à trante ans veſquit plus que ne font
Ceux qui ont la vieilleſſe & les rides au front:
Peu nous ſeruent des ans les courſes retournees:
Les vertus nous font l'age, & non pas les annees.
Or' ie reuiens à toy Parque qui n'as point d'yeux,
La fille de la Nuict & du Lac ſtygieux,
Qui ſeule ſans mercy, te plais à nous deſplaire:

Tu deurois ſeulement tuer le populaire,
Groſſe race de terre, & non celle des Roys:
Tu deurois pardonner à ce ſang de Valoys.
Ou ſ'il eſt arreſté que tout le monde paſſe,
Tu deurois pour le moins leur dõner plus d'eſpace,
Et leur preſter loiſir, par vn meilleur deſtin,
D'acheuer doucement le cours iuſqu'à la fin,
Sans couper leur moiſſon auãt qu'elle fuſt meure:
Mais contre ta rigueur perſonne ne ſ'aſſeure.
Ainſi les fleurs d'Auril par l'orage du temps
Meurent dedans le pré au milieu du printemps.
A peine ſe fermoit le tombeau de ſon pere,
A peine ſe fermoit cettuy-la de ſon frere,
Que voy-le-cy r'ouuert, helas! pour l'enterrer,
Et ſoubs meſme cercueil l'eſperance enſerrer
De ſes loyaux ſubiects, qui d'vne ardante enuie
Luy auoient conſacré le ſeruice, & la vie.
Ainſi en meſme place, auant que le coup ſoit
Repris & reſſoudé, l'autre coup ſe reçoit.
Ah trois & quatre fois malheureuſes Vincennes,
Bois, Chaſteau malheureux, coupable de noz peines,
En toy ce ieune Prince a fermé ſes beaux yeux,
Dignes de voir touſiours la lumiere des Cieux:
Il a fermé ſa bouche où ſourdoit l'abondance
D'vn parler plus qu'humain emmiellé d'eloquẽce.
Bref où Charles eſt mort, qui n'a laiſſé ſinon
Dedãs le cœur des ſiens qu'vn regret de ſon nom.

Les

Les Chouans, les Corbeaux de finiſtre preſage
Volent touſiours ſur toy : ta court & ton bocage
Soiẽt touſiours ſãs verdeur, & d'vn horrible effroy
Le Silence eternel loge touſiours chez toy.
Dirons nous les vertus de ce vertueux Prince?
Et l'amour qu'il portoit à toute ſa prouince?
Sa vie qui ſeruoit à ſon peuple de loy?
Sa debonnaireté, ſa croyance, & ſa foy?
Son cœur, contre ſon age, inuaincu par le vice?
Ennemy des meſchans, le ſupport de iuſtice?
Les armes & les arts à l'egal cheriſſant,
Et ſur tout à ſa mere enfant obeiſſant?
Dirons nous de ce Roy les deſſeings heroïques?
Et ſon experience aux meſtiers mecaniques?
Dirons nous ſon eſprit ingenieux & prompt?
Et que plus il cachoit qu'il ne monſtroit au front?
Dirons nous ſa douceur à nulle autre ſeconde?
Sujet qui laſſeroit vne plume feconde,
Tant il eſtoit de grace & d'honneur reueſtu.
Vne telle moiſſon abondante en vertu
Se perdroit ſans profit, à l'obly diſperſee,
Si la Muſe* ne l'euſt quelque peu ramaſſee.
Ainſi qu'vn laboureur apres qu'il voit, helas!
Ses eſpics par l'orage aterrez contre bas,
Souſpirant ſon malheur, tout le champ il raſtelle,
Et en lieu d'vn grand nombre amaſſe vne iauelle,
Et toutefois ce peu en vault vn milion,
Qui par l'ongle nous fait cognoiſtre le lion.

** Il entẽd ceulx qui ont eſcry de la mort du feu Roy.*

CHARLES escoute moy, si le tombeau qui serre
Tes os, n'empesche point de m'ouir soubs la terre.
O trois fois grand esprit heureux entre les Dieux,
Estoille des François, tu dois estre ioyeux
D'auoir payé ta debte au gyron de ta mere,
Et de n'estre couuert d'vne terre estrangere.
Tu-es mort en ton lict, entre les bras des tiens,
Tu-es mort dedaignant les sceptres terriens,
Aspirant tout à Dieu de faict & de pensee,
Vn regret te blessoit, c'est de n'auoir laissee
Ta prouince en repos, que les Dieux depitez
Tormentent si long temps pour nos iniquitez.
Icy pleuroit ta mere, icy pleuroit ta femme,
Qui tristes ramassoient le reste de ton ame
Errant dessus ta bouche, & les yeux te fermoient,
Te regardoient passer, & à longs traicts humoient
Ta vie & ton esprit, maugré la mort voysine,
Pour, en lieu d'vn tõbeau, les mettre en leur poi-
Et si la sainte loy des Chrestiens l'eust permis, (trine.
De larmes tous mouillez coupez ils eussent mis
Leurs cheueulx entournez d'odorante verdure
De myrrhe & de laurier, dedans ta sepulture.
Mere ne pleure plus, il te faut asseurer,
Si seule tu estois exempte de pleurer,
L'empire de Fortune auroit moins de puissance,
Qui veult egalement de tous obeissance.
Auienne que le Ciel t'eslargisse les ans
Que cruel il dérobe à tes ieunes enfans,

Pour

Pour les ajoindre aux tiens, à fin que mainte annee
La France par tes mains demeure gouuernee.
Toy fille d'Empereur, espouse de ce Roy,
Au milieu de tes pleurs, patiente, reçoy
La consolation de la misere humaine,
C'est qu'à la fin la mort toutes choses emmeine:
Et que mesme le ciel, qui fait mourir les Rois,
Et perir vn chacun, perira quelquefois.
Et toy Duc d'Alençon, en qui ce siecle espere,
François digne du nom de Frãçois ton grãd-pere,
Le frere de nos Rois, sois fort en ce malheur.
Le temps, & non les pleurs, soulage la douleur.
Et toy diuin esprit qui la France regarde,
Qui as soin de ses maulx, & la prens sous ta garde,
Cõme astre des Valois, pour tousiours luy verser
Vn bon heur, & iamais, heureux, ne la laisser,
Reiouis toy la hault, & sereines ta face,
Dequoy Castor ton frere est regnant en ta place,
Qui par succession est maistre de ton lieu:
Vn Dieu doit heriter à l'empire d'vn Dieu.
Et quand il ne seroit heritier de l'Empire,
Pour ses rares vertus on le deuroit eslire:
Vn Cæsar, vn Auguste, aux armes le premier,
A qui des le berceau s'engagea le laurier.
Et reçoy s'il te plaist, pour durable memoire,
Ces souspirs tels qu'ils sõt, que i'appẽds à ta gloire,
Et ne sois offensé d'vn si mauuais escrit:
La douleur par ta mort m'a derobbé l'esprit.

SONNET DV MESME AVTEVR.

Comme vne belle fleur qui commençoit à naiſtre,
Que l'orage venteux a fait tomber à bas,
Ainſi tu-es tombé ſoubs le cruel treſpas,
O malice des cieux! quād tu commençois d'eſtre.
De ſouſpirs & de pleurs il conuient me repaiſtre,
Te voyant au cercueil, helas! trois fois helas!
Helas! qui promettois qu'vn iour par tes combats
Ton Empire ſeroit de tout le monde maiſtre.
L'honneur & la vertu, la iuſtice & la foy,
Et la religion ſont mortes auecq' toy:
La France t'a pleuré, les Muſes & les Armes.
Adieu CHARLES, adieu, du ciel aſtre nouueau:
Tandis que ie t'appreſte vn plus riche Tombeau,
Pren de ton ſeruiteur ces ſouſpirs & ces larmes.

EODEM AVTORE.

CAROLVS in terris terrarum gloria vixit
Maxima, Iuſtitiæ magno & Pietatis amore:
Nunc idem cœlo viuens eſt, gloria cœli,
Quòſe iuſtitiæ & pietatis ſuſtulit ales.

EPITAPHE

EPITAPHE DV FEV ROY CHARLES IX. PAR AMADIS IAMIN.

QVEL Rocher n'a pleuré lors que la mort cruelle
A fermé ton Printemps d'vne Nuict eternelle?
Quel rocher n'a gemy, maudiſſant le Deſtin
Qui retranche ton iour des l'aube du matin?
Perſonne deſormais de mortelle naiſſance,
Comme immortel n'arreſte au monde ſa fiance,
Puiſque les traicts de mort ſont ſi audacieux,
Que d'occire les Rois digne race des Dieux.
Les Deſtins l'ont monſtré ſeulement à la terre,
Et comme l'vſurier qui ſon threſor reſerre,
Auares l'ont repris, appouriſſant noz ans,
Sans permettre à noz yeux de le voir plus lõg tẽps.
Helas! cieux inhumains! la Françoiſe excellence
Vous ſembloit paruenir à trop haute puiſſance,
Si tel don fuſt touſiours en propre demeuré,
Et qu'il luy fuſt eſté pour iamais aſſeuré.
Nul Prince n'eſt ſorty de ſon Troyen lignage,
Qui de tant d'eſperance ait leué le courage
De noz guerriers François, certains ſ'il euſt veſcu,
De voir conduits par luy tout l'Orient vaincu.
Iuſtice, Pieté, l'antique Foy compaignes,
Euſſent touſiours ſuiuy par le Cãp ſes Enſaignes,
Et qui l'euſt affronté branlant le fer au poing,
Ne ſ'en fuſt impuny r'eſchapé guiere loing:
Soit qu'il chargeaſt à pied les troupes belliqueuſes

Soit qu'il dõnaſt l'eſprõ par les plaines poudreuſes
Aux flancs d'vn beau cheual: ha! Prince genereux,
Si tu euſſes rompu ce deſtin malheureux,
Ce malheureux deſtin! Ta prudence & ta dextre
Euſſent vn Charlemagne encore fait renaiſtre!
Toutefois le malheur ne peut eſtre cruel
Contre la Deité qui te rend immortel,
Si les Enfans diuins partant d'icy retournent
Au nõbre des flãbeaux qui dans le ciel ſeiournent.
Tu erres maintenant ez champs Elyſiens
En la region pure, où les Princes Chreſtiens
Qui iadis ont voulu leur braue ſang eſpandre
Pour ſauuer leur païs, & l'Egliſe defendre,
Te deferent l'honneur, & te quittant leur lieu
Te prient de t'aſſoir de leur troupe au milieu,
T'enuironnant le chef de la riche couronne
Que le Pere celeſte à ſes amoureux donne.
Là les vaillans Heros, les Rois & Demidieux
Te monſtrent leurs eſbats és champs delicieux,
Où Cedres & Lauriers d'vne odorante haleine
Embaſment les foreſts, les vents, l'air & la plaine,
Où les ruiſſeaux parlans coulent de laict negeux,
Où les cheſnes ſuans font le miel ſauoureux,
Où tout eſt floriſſant de ſaiſon temperée,
Où iamais ne fleſtriſt la campagne alteree,
Où le Soleil doré n'a le rayon trop chaud,
Et de clere lueur pour les Aſtres ne faut.
Là tu te reſiouis entre les ames belles,

Et

Et prens plaisir à voir mille beautez nouuelles,
Que les pauures mortels ne voyent icy bas,
Se deuorans d'ennuis, de guerres & debats.
Là donq tu vas retiure & reposer à l'aize.
Ta Mere cependant en son esprit n'appaize
Le regret de ta perte, &, pauure reconfort,
Bagne son corps de pleurs, & deteste la mort,
A peine resistant au tourment qui la touche.
Ta Femme aussi tousiours a le souspir en bouche,
La grosse larme à l'œil, sur le front la langueur,
De sa tendre poitrine elle bat la blancheur,
De ses cheueux espars la soye elle dessire,
Plus elle se tourmente & plus son dueil empire.
Alcyone autrefois ne ietta tant de cris,
Ny tant de pleurs amers au trespas de Ceïs:
Niobe transformee en roche larmoyante,
Ne versa tant de pleurs pour sa race mourante:
Et l'oyseau de Memnon autour du Monument
Ne fit point resonner tant de gemissement.
Ta Court teinte de dueil en tristesse demeure.
Les Nymphes t'ont pleuré, toute France te pleure:
Apollon t'a pleuré, d'autant que le suport
Des Muses & des Arts aueq toy semble mort.
Si peu de Rossignols paroissans cette annee
Nous prediſoient assez ton heure infortunee,
Ne voulant plus chanter à cause de ta fin.
O bel Astre nouueau, grand Esprit tout diuin,
Mon maistre ie te pleure, & pleureray sans cesse,

D'autant que tu estois mon Port & mon adresse.
I'espandray sur tes os en tout temps des lauriers,
Des lis & des œilletz, & la fleur des roziers:
Et promets, si mes vers ont quelque peu de gloire,
Que nul temps n'ostera ton Nom de la memoire.

SONNET DV MESME
Auteur, Secretaire & Lecteur ordinaire de la Chambre du Roy.

Du Roy nostre Soleil la clarté n'est estainte,
Mais vers l'autre Hemisphere il a tourné ses pas,
Pour allumer le iour aux peuples de la bas,
Où luist mieux que iamais sa lumiere tressainte.
Car le blond Apollon d'ordinaire contrainte
De fournir à deux lieux desormais estoit las.
Au repos toute nuict il laissera ses bras,
Et de nostre Horizon ne fera que l'enceinte.
L'vn & l'autre Hemisphere à ce coup sont pareils,
Et l'vne & l'autre Gent aperçoit leurs Soleils
En mesme temps ouurir & clorre leur carriere.
Si porte-ie vn grand dueil de ce qu'iniustement
Le ciel fait l'autre part plus que la nostre clere,
Leur donnant le Phebus qui a plus d'ornement.

SONNET DV MESME AVTEVR
sur vn portraict de sainct Charlemagne.

Voyant ce Charlemagne en peinture tiré,
Qui le globe du monde auoit en sa puissance,
Tu me reuiens touſiours Charles en ſouuenance,
Charles de qui le cœur n'auoit moins deſiré.
Ton courage aux dangers deuant l'age aſſeuré,
Ta force, ta vigueur, ta ſageſſe & vaillance,
Ton Nom venu du ciel par neuf fois en la Frãce,
Nous promettoiẽt bien plus qu'on n'auoit eſperé.
Charlemagne eſt au ciel au nombre des celeſtes,
Sainct & deifié pour le nom de ſes geſtes:
Et pour l'hõneur des tiẽs tu vis au rang des Dieux.
Rois qui fuſtes ſecours des affaires humaines
Marchants deſſus la terre, Ores dedans les cieux
Cõme Dieux aydez nous au milieu de nõz peines.

SONNET SVR LA MORT DV FEV ROY CHARLES IX.

Paſſant arreſte toy, tu ne ſçais pas, peut eſtre,
Cõbien ce creux tombeau cache vn riche threſor.
Celuy qu'il ſerre enclos eſt vn nepueu d'Hector,
Dont l'honneur court plus grand que d'Hector ſon anceſtre.
Si le deſtin François, qui le fit noſtre maiſtre,
Euſt egalé ſon age aux vieux ans de Neſtor,

L'innocente saison du premier siecle d'or,
Dãs ces chãps repurgez il nous eust fait renaistre.
Las! mais l'iniuste mort l'a pris deuant son temps,
Comme il poussoit encor la fleur de son printẽps,
Enuiant à la France vne si belle vie.
Des l'heure la vertu qui venoit triomfer
Des vices, nourrissons de cest age de fer,
Resta plus que iamais aux vices asseruie.

R. GARNIER.

AVTRE SONNET DV MESME AVTEVR.

Sous ce tombeau gist vne Royauté,
Vn demy-Dieu, que la mort larronnesse
Nous a rauy, priué de sa ieunesse,
Dont il goustoit la tendre nouueauté.
Las! de ses ans la nouuelle beauté,
De son esprit la prudente sagesse,
Et de son corps la gaillarde allegresse,
N'ont de son dard fléchy la cruauté.
Vn si grand Roy, dont la vertu guerriere
La menassoit l'Onde & la Terre entiere,
Comme vn épy de grẽsle renuersé
Gist regrettable: & la France éperdue
Du mortel coup dont il fut trauersé,
Pleure & gemist sa richesse perdue.

FIN.